

Livres

Number 819, Winter 2022–2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/100458ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

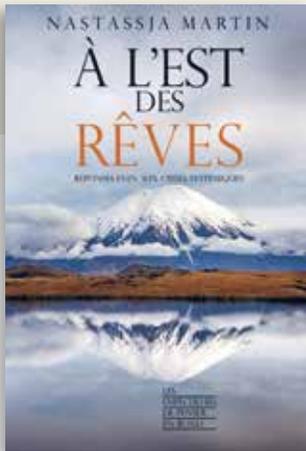
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2022). Review of [Livres]. *Relations*, (819), 69–72.



**À L'EST DES RÊVES.
RÉPONSES EVEN AUX CRISES
SYSTÉMIQUES**

NASTASSJA MARTIN
PARIS, LES EMPÊCHEURS DE
PENSER EN ROND, 2022, 250 P.

LE MONDE POURRAIT ÊTRE AUTRE

Cet essai commence dans les neiges d'Alaska par la question d'un Gwich'in : « C'est comment, de l'autre côté du détroit de Béring? » L'anthropologue Nastassja Martin mettra plusieurs années à y répondre. Elle se rendra en Russie, dans la péninsule du Kamtchatka, où elle sera petit à petit acceptée par les membres d'une famille even – des descendants de ce peuple nomade éleveurs de rennes – qui a décidé de retourner vivre en forêt. Cette famille doit retisser un mode de vie ancestral bouleversé par des décennies de sédentarisation sous le régime soviétique, ainsi que par la mondialisation et par la folklorisation de leurs traditions pour le tourisme. La force de ces Even est d'avoir cru à la forêt en tant qu'entité complète et complexe quand tout autour d'eux s'effondrait. Il n'y a plus de chamans : ils apprennent à rêver par eux-mêmes pour entrer en relation avec les âmes autour. Ils n'ont plus de troupeaux de rennes, désormais aux mains d'entreprises privées : ils vivent de chasse, de pêche, de quelque « braconnage » sur leurs terres... cédées par le gouvernement.

D'année en année, de saison en saison, Nastassja Martin partage les joies, l'attente interminable, la chasse, le rêve, les rires, les rencontres, le deuil et les difficultés de la vie avec Daria, Ivan, Julia et les autres membres de cette famille établie à Tvaïan. Son livre est divisé par thèmes, abordant les cosmologies, l'économie et les éléments de la nature. Si l'historiographie sur chaque sujet est bien détaillée, ce sont à mon avis les récits et les moments quotidiens qui toucheront le plus les lecteurs et lectrices. Dans un style littéraire, l'auteure restitue les rencontres et les dialogues à partir des notes qu'elle a prises et traduites et qui nous permettent à nous aussi de traverser le détroit de Béring, de remonter la rivière Icha et d'écouter la voix de certains Even.

L'auteure ne s'efface toutefois jamais totalement du récit. Comme chercheuse, elle s'y place au contraire au centre, posant parfois des questions maladroites ou affichant des jugements de valeur, mais elle s'y situe aussi simplement en tant que femme nouant des liens d'amitié avec la famille even. Elle ne cesse d'ailleurs jamais de

se questionner, au fil des pages, sur sa propre posture d'universitaire. Pourquoi consigner les cosmologies even dans un livre? Non pas pour conserver dans une forme stable, muséale, les traditions autochtones, mais parce qu'« il faut entendre les rencontres interspécifiques, les mythes, les rêves et les adresses aux éléments comme autant de façons de dire que le monde pourrait être autre » (p. 278).

Outre l'histoire de cette rencontre, le livre touche par sa description des conséquences du *global'noïe poteplenie* (le réchauffement climatique) et de la mondialisation sur ce territoire et ses habitants. Il y est question d'une immense mine de nickel – si nécessaire aux batteries électriques entre autres –, et de la crainte d'une catastrophe sur le point de polluer irrémédiablement Icha, la « Terre-Mère », au péril des êtres vivants qui dépendent d'elle. On y apprend que la succession des froids et des redoux, certaines années, affame les populations de rennes et peut les décimer. Ou encore que les zibelines, prisées pour leur fourrure, se font plus rares dans la forêt, ce qui rend difficile la vente des peaux, un commerce qui permet pourtant aux Even d'obtenir des denrées ou des revenus. Le livre nous permet donc d'appréhender, au fil des pages, de manière discrète ou plus pressante, l'impact quotidien et réel de notre mode de vie consumériste et productiviste sur un territoire dont on n'entend jamais parler.

Ces mots ne pourraient mieux résumer l'expérience, traduite par l'anthropologue, de modes de relations au monde en constante métamorphose : « À l'est, il y avait les rêves politiques effondrés, les rêves culturels déçus, les rêves théoriques disloqués. À l'est, il y a le soleil qui se lève et les yeux qui s'ouvrent sur un autre monde ; il y a l'éveil. À l'est, il y a tous les mots qu'on cherche encore pour le dire (p. 278) ». ■

Fannie Dionne



HISTOIRE POPULAIRE DE LA PSYCHANALYSE

FLORENT GABARRON-GARCIA
PARIS, LA FABRIQUE, 2021, 216 P.

LA PSYCHANALYSE, UNE PRATIQUE DE L'ÉMANCIPATION COLLECTIVE ?

S'il était de bon ton, au cours des années 1980, de dénigrer la psychanalyse, de mettre en évidence ses lacunes, ses errements, ses dérives et tout ce que la discipline n'avait pu prévoir, l'ouvrage de Florent Gabarron-Garcia nous démontre au contraire comment en relire la trame pour qu'elle soit pertinente et libératrice aujourd'hui. Cette nouvelle Histoire populaire de la psychanalyse n'est ni une « Histoire de la psychanalyse pour le grand public », ni une hypothétique « Histoire de la psychanalyse populaire », qui traiterait de liens à la *pop culture*. Pour bien situer l'ancrage et la portée de cet essai novateur, il faut plutôt y voir l'esquisse d'une contre-histoire de la psychanalyse, axée sur quelques moments négligés de « l'histoire officielle » de cette discipline et se concentrant essentiellement sur les liens – avérés ou évités – entre la psychanalyse et certaines dimensions sociales ou politiques. À cet égard, ce livre s'inscrit dans la foulée de plusieurs publications récentes qui se sont penchées de façon critique sur la position de neutralité de la psychanalyse, dont celle de Laurie Laufer, *Vers une psychanalyse émancipée* (La Découverte, 2022).

Lui-même psychanalyste et enseignant en France, Florent Gabarron-Garcia forge d'entrée de jeu le néologisme de « psychanalysme », un concept qu'il utilise pour souligner l'erreur de réduire à leur dimension individuelle les troubles psychiques sans tenir compte de leur conditions sociales d'existence. Suit une séquence sur les années 1920, où apparaît une image méconnue de Freud : celle de l'homme

engagé politiquement à gauche (au moins jusqu'en 1927), fondateur de policliniques (de *polis*, la cité) gratuites et axées sur la démocratisation des soins pour les classes pauvres, qui allaient inspirer l'essor du mouvement psychanalytique en URSS. Plusieurs chapitres du livre abordent aussi le thème de la misère sociale, étudiant comment, sur le plan individuel et collectif, « l'échec de l'intériorisation des interdits chez les opprimés a pour cause l'oppression d'une minorité » (p. 19).

Le point fort de l'essai est d'accorder une attention à des penseurs oubliés de l'historiographie, dont Wilhelm Reich (1897-1957). Engagé en faveur du communisme, celui-ci aura critiqué le nazisme et Hitler dès son arrivée au pouvoir dans les années 1930, réfléchissant aux questions politiques de son époque : comment créer les contre-dispositifs nécessaires pour que la misère sociale et sexuelle ne façonne pas la subjectivité des masses ouvrières en les faisant désirer un leader fasciste ? Comment défendre l'intérêt de classe ?

S'il fallait nommer un seul point faible du livre de Gabarron-Garcia, ce serait de ne pas couvrir toute « la grande histoire » de cette discipline aux larges ramifications, négligeant ainsi des portraits de personnages similaires dans l'histoire de la psychanalyse américaine. ■

Yves Laberge

VIVRE À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE |
enjeux spirituels*

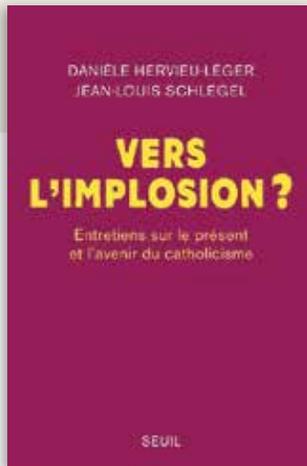
En ligne le 1^{er} DÉCEMBRE 2022!

Soyez les premiers informés en vous inscrivant à
l'infolettre SpiritualitéSanté.

www.spiritualitesante.ca



*Titre provisoire



**VERS L'IMPLOSION ?
ENTRETIENS SUR LE PRÉSENT
ET L'AVENIR DU
CATHOLICISME**

**DANIÈLE HERVIEU-LÉGER ET
JEAN-LOUIS SCHLEGEL**
PARIS, SEUIL, 2022, 400 P.

UN DIAGNOSTIC DE L'ÉTAT DE L'ÉGLISE ?

Même si le titre interrogatif de ce livre d'entretiens suggère l'implosion du catholicisme comme hypothèse, sa lecture ne laisse aucun doute : l'implosion est indéniable ; nous sommes en plein dedans. Au fil des réponses de Danièle Hervieu-Léger à Jean-Louis Schlegel, les deux sociologues de la religion retracent les signes de cette implosion et la replacent dans le cadre des transformations sociales, culturelles et politiques entraînées par la modernité. À mesure que les pages défilent, les crises très actuelles qui secouent l'Église catholique croisent ainsi l'histoire longue du « monde » (occidental) dans laquelle elle s'inscrit.

Après une courte section sur le scandale des abus sexuels dans l'Église française, la discussion se déplace du côté de ce que Hervieu-Léger appelle l'« exculturation » du catholicisme. Cette exculturation n'est pas décrite dans les termes d'une simple expulsion du religieux hors des sphères politique et publique, mais comme une « déliaison silencieuse entre la culture catholique et la culture commune » (p.71), laquelle passe à la fois par des évolutions sociales spécifiques et par des décisions de l'Église qui n'ont fait que confirmer et renforcer son écart avec le monde. Soulignons, par exemple, la « dislocation de la société rurale » en France, qui a troublé le modèle de gouvernance paroissiale (p. 72-74) ; ou encore la transformation des réalités familiales en raison, notamment, de la légalisation du divorce, qui a causé une franche rupture avec le modèle familial patriarcal et bourgeois du XIX^e siècle (p. 74-80).

Mais pour Hervieu-Léger, le réel point de bascule survient avec les questions de la contraception, de l'avortement et de la sexualité. Non seulement l'Église s'est-elle peinturée dans le coin socialement en adoptant, avec l'encyclique *Humanæ vitæ* de 1968, la « voie de la condamnation et de l'interdit » (p. 82), mais elle a pris une position morale si rigoriste qu'une immense majorité de couples catholiques ne l'ont tout simplement pas suivie (p. 80-88), signe patent d'une autorité gravement affaiblie.

Ainsi peut se résumer l'histoire de l'exculturation du catholicisme racontée par la sociologue : une série d'épisodes où l'Église, comme gardienne d'une

vérité immuable, se positionne et parle un langage de plus en plus inaudible aux oreilles de l'humanité. Une parole qui, malgré sa prétention divine, devient muette...

C'est dans la critique adressée par Hervieu-Léger au modèle ecclésial romain, qu'elle qualifie de « clérical-impérial », que le terme « implosion » prend tout son sens. En effet, ce dispositif de pouvoir, qui a fait la puissance *temporelle* du catholicisme occidental durant près de deux millénaires, l'empêche désormais d'exprimer sa pertinence *spirituelle*. *Quand je suis fort, c'est alors que je suis faible*, pour reprendre, mais en l'inversant, la citation de saint Paul.

Si Hervieu-Léger décrit principalement l'*impérialité* catholique dans le contexte français en notant sa logique de « conquête » du territoire et de régulation entière de la vie des paroissiens, il est par ailleurs facile d'établir des parallèles avec l'expérience québécoise et canadienne du catholicisme, y compris dans ses développements coloniaux les plus monstrueux (pensons aux pensionnats autochtones).

Dans le pouvoir clérical et le lien privilégié de la figure (masculine) du prêtre avec le sacré se trouve le nœud de cette « expertise » en inhumanité ayant permis de créer et de maintenir un système d'abus sexuels et spirituels, explique la sociologue. D'une part, lier cet accès privilégié au sacré à un refoulement de l'existence sexuelle du prêtre ne peut mener qu'à un rapport déréglé à cette dernière, surtout lorsqu'elle est systématiquement niée. D'autre part, ce lien privilégié au sacré facilite la constitution d'un « système de silence » (p. 279) qui oppresse les victimes d'autant plus qu'il loue le privilège spirituel des bourreaux.

Or, comment réformer une institution entièrement traversée par ce pouvoir clérical ? Une institution peut-elle abolir ce qui l'institue ? Pour Hervieu-Léger, la « machine romaine » est « irrémédiablement grippée » (p. 371). Les perspectives du christianisme ne pourront émerger à l'avenir que dans le paysage des ruines du cléricalisme, donc de l'Église romaine. ■

Patrick Renaud



**SE RESSAISIR. ENQUÊTE
AUTOBIOGRAPHIQUE D'UNE
TRANSFUGE DE CLASSE
FÉMINISTE**

ROSE-MARIE LAGRAVE
PARIS, LA DÉCOUVERTE, 2021,
438 P.

LA TRAVERSÉE DES FRONTIÈRES SOCIALES

Peu de femmes écrivent sur leur trajectoire de transfuge de classe, sauf sous forme de romans. Ce que nous offre ici Rose-Marie Lagrave, sociologue et spécialiste des questions de genre, est son autoanalyse : celle d'une femme née dans une famille rurale dont un catholicisme « rigoriste et panoptique » (ce sont ses mots) aura été la matrice structurante et que rien ne prédisposait à devenir sociologue. *Se ressaisir*, comme l'indique le titre avec justesse, cela signifie revisiter en sens inverse un itinéraire, prendre la mesure de l'immense force déployée et du cheminement qu'il lui a fallu suivre pour arriver à la Sorbonne, comme étudiante d'abord, puis à l'École des hautes études en sciences sociales, comme directrice d'études. La question de la classe est déterminante dans ce parcours, la sienne ne s'inscrivant pas, insiste-t-elle, dans « la nomenclature canonique » des catégories socioprofessionnelles. Sa parole rééquilibre ainsi le primat accordé par la sociologie aux récits auto-socio-biographiques de transfuges, surtout masculins, provenant traditionnellement du monde ouvrier urbain.

Le livre consacre de belles pages à la question du genre, précisant comment le fait d'être femme a représenté un handicap supplémentaire dans l'acte d'écriture d'une universitaire d'origine modeste. Ne perdons pas de vue, insiste Lagrave, qu'il existe encore un plafond de verre à l'université, les hommes n'ayant pas, sauf exception, à faire retour sur eux-mêmes en tant qu'individus genrés. Son acte d'écriture vise à exposer les difficultés qui se sont présentées à elle pour progresser dans une carrière académique – sans doute aggravées par la rareté des autoanalyses axées à la fois sur la classe et sur le genre écrites par des femmes. Sans doute pourrait-on y voir une forme d'autocensure. À cet égard, ce qu'il y a de magnifique dans ce livre tient dans la façon qu'il a de complexifier notre compréhension des profils de transfuges et de la traversée des frontières sociales. Imaginons quand la question de la race s'y ajoute ! Sur ce point, Lagrave n'a pas manqué de rappeler comment sa capacité d'agir et de penser, acquise à travers les luttes féministes – qui furent

surtout des mobilisations collectives –, ne devait pas se transformer en une violence symbolique à l'égard des femmes revendiquant des voies d'émancipation qui n'étaient pas les siennes (p. 310).

La grande question à laquelle se collette l'autrice consiste à trouver la meilleure façon de restituer les différentes facettes de son parcours sans tomber dans les pièges de ce que Pierre Bourdieu appelle « l'illusion biographique ». Pour ce faire, elle emprunte le style de l'enquête, revisitant les institutions et univers sociaux ayant façonné son évolution sociale depuis l'enfance, à l'aide d'archives, d'entretiens, de photographies et de correspondances. Cette incursion sociologique, qui prend pour objet sa propre famille, parvient à mettre en relief combien cette dernière a été imprégnée par son époque. Contrairement à de nombreux récits de transfuges qui mettent l'accent sur la coupure définitive avec leur milieu d'origine, Rose-Marie Lagrave ne rompt pas. Elle décrit clairement, en revanche, les conditions de son autonomie. Elle consacre ainsi des passages passionnants au rôle qu'ont joué certaines « rencontres » importantes dans sa vie, dont celles de Pierre Bourdieu et de Michelle Perrot, à qui elle doit un élargissement de ses analyses et de ses perspectives.

Enfin, cet ouvrage nous parle aussi du rapport de l'autrice à la culture légitime – ou la « culture cultivée », selon la terminologie de Bourdieu. Il lui suffit d'en maîtriser assez les codes et les faux-semblants, sans sombrer dans l'ostentatoire ni dans la célébration des styles de vie des classes subalternes. Elle dit bien que c'est par l'hybridation des classes sociales qu'elle a traversées qu'elle a migré socialement sans devenir une parvenue. Autrement dit : elle a intégré la bourgeoisie cultivée, sans pour autant en adopter l'*ethos*. ■

Mouloud Idir